

Dheepan

Film français de Jacques Audiard, 2015

Anthony Goreau-Ponceaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3409>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3409](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3409)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 200-201

ISBN : 978-2-919040-32-2

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Anthony Goreau-Ponceaud, « Dheepan », *Hommes & migrations* [En ligne], 1311 | 2015, mis en ligne le 09 février 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3409> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3409>

Tous droits réservés

CINÉMA



Jacques Audiard *Dheepan*

Film français (2015)

Au-delà de la critique, souvent sévère faite à son égard, *Dheepan* a le mérite de mettre en lumière une immigration encore mal connue en France : celle des Tamouls sri lankais. Les ressorts

de cette immigration sont à chercher du côté d'une guerre civile meurtrière qui a marqué l'île de 1983 à 2009. Île de l'océan Indien de plus de 20 millions d'habitants, dont les trois quarts ont pour langue maternelle le cinghalais et le dernier quart le tamoul, le Sri Lanka a été marqué par un conflit séparatiste sanglant, déclenché par des groupes militants appartenant à la minorité tamoule autochtone. Après les pogroms anti-tamouls de juillet 1983, correspondant également à la montée en puissance du mouvement des Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE), les flux de réfugiés et de demandeurs d'asile en direction des pays du Nord, d'Asie (Malaisie et Inde en particulier) et du Moyen-Orient sont devenus significatifs. En prenant comme point de départ ce contexte, *Dheepan* dresse le parcours migratoire d'une famille reconstituée au gré des soubresauts de la guerre. Ce parcours se divise en trois étapes.

La première correspond à un déplacement forcé conduisant les Tamouls à trouver des espaces refuges en dehors des zones sous contrôle des LTTE et de l'armée cinghalaise : il s'agit pour les civils de quitter les zones Nord (pénin-

sule de Jaffna et Wanni) et Est (Trincomalee) de l'île. La guerre civile au Sri Lanka a engendré le déplacement forcé d'environ 75 000 personnes et a été à l'origine d'une importante diaspora évaluée à environ un million d'individus.

Les premières scènes du film nous donnent à voir cet exode forcé et les subterfuges utilisés par un ancien membre actif des Tigres pour quitter l'île, où la constitution d'une "fausse famille" – un homme, une femme et une fillette – devient le moyen d'émigrer. Le film permet de montrer que l'une des routes migratoires les plus utilisées est celle qui relie le Sri Lanka à Rameswaram en Inde du Sud. Si les routes sont multiples, le schéma pour quitter l'île reste souvent le même : une des premières étapes consiste à traverser le détroit de Palk pour se rendre en Inde. La contiguïté géographique, les affinités ethniques et la disponibilité de bateaux font du Tamil Nadu un choix "naturel". Il faut néanmoins noter qu'à la simplicité des routes essentiellement terrestres des années 1970-1980 (où l'entrée sur le continent européen se faisait via l'Ukraine, la Turquie et Berlin-Est), s'oppose la complexité des routes empruntées après 1989 et 1991. Les pays traversés deviennent plus nombreux, allongeant la durée du trajet et le nombre de passages de frontière. Cette complexification des routes, en relation avec l'intensification des contrôles aux frontières, a fait émerger une industrie du passage qui reposait sur l'organisation hiérarchique mais flexible des LTTE. Malgré ces évolutions, l'entrée sur le territoire européen s'effectue majoritairement par les frontières orientales après

avoir combiné différents modes de transports. Ce choix de la transgression des frontières s'appuie sur un réseau de passeurs, où les limites entre la simple aide au passage de la frontière et l'exploitation de migrants maintenus dans un état de sujétion, entre le libre choix, la coercition ou la tromperie, sont souvent labiles, surtout quand il y a dette économique. Cette dangerosité explique en partie que cette immigration soit majoritairement masculine et jeune. C'est là une des premières libertés du film.

La deuxième étape correspond à l'emplacement. Il s'agit de prendre place dans un nouveau contexte national, frappé par une étrangeté singulière. Cette phase, magistralement exprimée par le film, comprend à la fois les défis de l'installation, de l'éducation, du logement, de la demande d'asile, de l'emploi, des réseaux communautaires, de la gestion du traumatisme (qui donne lieu à quelques scènes oniriques dans le film), souvent source de déviance (alcoolisme dans le film), de la confrontation au pluralisme culturel et religieux et des difficultés liées à une langue et une culture qu'ils ne connaissent et ne comprennent pas. Autre point positif du film, il nous montre l'isolement dans lequel sont généralement les anciens combattants des LTTE qui ne trouvent que peu de support auprès des membres de la diaspora, échappant en partie à la solidarité ethnique particulièrement visible au quartier la Chapelle. En effet, si d'ordinaire les exilés tamouls sont épaulés par des parents ou relations qui les logent (du fait de la mise en place de chaînes migratoires efficaces), ce n'est pas le cas concernant cette famille, qui

doit s'en remettre au dispositif national d'accueil (DNA). Arrivés en France, cet ex-combattant et sa famille doivent rapidement faire l'apprentissage d'une langue inconnue, s'inventer une histoire de vie et s'y tenir pour obtenir le statut de réfugié. C'est cette famille construite de toutes pièces qui permet à Dheepan de se voir accorder un statut, un logement et un emploi en banlieue parisienne. Les conditions du voyage contribuent également à forger une image marchande de l'asile. Les demandeurs d'asile doivent souvent rémunérer un compatriote pour obtenir une domiciliation nécessaire au dépôt de la demande d'asile, pour effectuer la traduction du récit motivant la demande ou pour se faire accompagner dans une administration inconnue. Cela s'ajoute au fait que les réseaux d'émigration reposent souvent sur l'endettement.

L'entrée des Sri Lankais sur le marché du travail reste donc déterminée par de lourdes obligations financières. Une des obligations qui se posent à Dheepan est la constitution d'un réseau actif d'anciens membres des LTTE, témoignant de l'intrication du local et du global et du transnationalisme qui agite la diaspora tamoule. Les questions de la violence et des gangs tamouls en France sont également succinctement évoquées dans le film. Même si Dheepan et sa famille semblent être en retrait des réseaux communautaires tamouls, il n'en reste pas moins vrai que le quartier la Chapelle demeure un point de repère pour eux, notamment parce qu'il y reste une certaine concentration de commerces, de lieux de culte (c'est au temple de Ganesh que se rend la famille

Dheepan © PAUL ARNAUD - WHY NOT PRODUCTIONS.

dans le film) et d'autres associations qui permettent de tisser des liens par-delà la dispersion. Notons que si les Sri Lankais se sont installés en France à partir du début des années 1980, c'est par défaut. Leur choix se portait en priorité sur l'Angleterre. Cependant, du fait du durcissement des lois britanniques sur l'immigration, les candidats à l'émigration en Angleterre ont dû stopper leur périple en France. C'est ainsi que l'on a assisté, entre les stations de métro La Chapelle et Gare du Nord, entre les 10^e et 18^e arrondissements de Paris, à la constitution progressive d'une centralité commerciale. Par ailleurs, le mauvais niveau de français des primo-arrivants constitue un frein majeur à leur évolution professionnelle, ce qui les voue aux petits boulots et à l'économie informelle (vente de jouets à la sauvette et travail d'aide ménagère dans le film),

où ils ont souvent un statut précaire, non salarié et sans protection sociale. Dans cette perspective, la nationalité française peut faciliter leur insertion socioprofessionnelle et surtout celle de leurs enfants. Mais pas seulement. L'obtention de la nationalité française est attendue pour pouvoir quitter la France et s'installer dans un autre pays européen où l'on pense pouvoir vivre mieux. C'est là la troisième phase explorée par le film : le remplacement en Angleterre. Ce remplacement, dans le film d'Audiard, est idéalisé et apparaît en total contraste avec les scènes sur la banlieue française d'une portée idéologique politiquement peu correcte. Ce remplacement est également surprenant dans le sens où il montre une famille véritablement constituée et des relations avec la communauté tamoule.

Anthony Goreau-Ponceaud